

SAINT JEAN DE VANDIÈRES, ABBE DE GORZE EN LORRAINE

973

Fêté le 27 février

Jean naquit vers la fin du 9^e siècle, dans le village de Vandières, ancienne maison royale, près de Pont-à-Mousson, et passa sa jeunesse dans le monde. Son père étant mort, il fut obligé de le remplacer pour gouverner sa famille, dont les biens étaient considérables; cette administration, dont il s'acquitta avec un grand talent, le mit en rapport avec des personnes distinguées de l'Eglise et de l'Etat, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre; l'évêque de Verdun employa souvent son habileté dans les affaires, et il aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Ayant reçu, en bénéfice, l'église de Vandières et celle de Saint-Laurent, dans le village de Fontenoy, près de Gondreville, il les ornait avec tout le soin et la piété possibles, surtout celle de Saint-Laurent, dans laquelle il passait, de suite, plusieurs jours et plusieurs nuits en prières, lorsque ses occupations le lui permettaient. Quoiqu'il parût encore se plaire dans le monde, il savait s'adonner en temps et lieu à la méditation des choses spirituelles d'ailleurs, un vieux prêtre qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernacer, qui se distinguait par une chasteté exemplaire, lui donnaient des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui pouvaient lui échapper. Comme l'église et le monastère dont il était pourvu dépendaient du monastère de Saint-Pierre de Metz, il était obligé d'y servir à l'autel toutes les semaines. C'était un monastère de religieuses, à qui l'évêque Adalbéron avait fait reprendre la règle de saint Benoît. Parmi les pensionnaires du monastère se trouvait une très-jeune personne, nommée Geise, élevée avec un grand soin par sa tante, qui était religieuse elle s'appliquait avec zèle à la pratique de toutes les vertus, et matait son corps par de saintes austérités. Un jour que Jean causait avec elle, il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez il y porta la main et sentit je ne sais quoi de bien rude; il en fut si étonné qu'il en frémit par tout le corps, et demanda instamment quel habit c'était là. La jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, et enfin lui apprit que c'était un cilice, ajoutant : «Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde ? les plaisirs que cherchent la plupart sont la perte des âmes; moi, je veux sauver la mienne !»

A ces mots, Jean, comme réveillé d'un long sommeil, s'écria avec un profond soupir : «Malheur à moi, lâche que je suis, qui, depuis si longtemps, traîne une vie non seulement stérile, mais perdue ! Comment moi, un homme, il faut que ce sexe fragile me devance dans la vertu mais, ce qui est le comble de l'opprobre, non seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, je n'ai pas même le courage de me lever de terre et de faire un pas;» Des ce moment, il commença sérieusement une vie plus parfaite; il lut et apprit par cœur tout l'Ancien et le Nouveau Testament, les livres des offices divins, les décrets des Conciles, les règles de la pénitence, les cérémonies et le chant de l'Eglise, la jurisprudence ecclésiastique, les lois civiles, les homélies des Pères et la vie des Saints, à tel point qu'il en parlait avec autant de facilité que s'il lisait dans le livre à ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations, en aspirant de tout son cœur à quitter le monde et tous ses biens. Pour débarrasser son âme de tout ce qu'elle aurait pu retenir encore du long séjour qu'elle y avait fait, il confessa tous les péchés de sa vie à un saint ermite de Verdun, nommé Humbert, qui ne contribua pas peu à augmenter son amour pour la mortification. C'est à partir de cette époque qu'il s'interdit l'usage de la viande et se mit à jeûner très-rigoureusement; il fit ensuite le voyage de Rome, pour honorer le tombeau des saints Apôtres, visita le mont Gargan, le mont Cassin, le mont Vésuve; il y trouva des serviteurs de Dieu, dont les entretiens et les exemples servirent beaucoup à son avancement spirituel. De retour en Lorraine, il se fit religieux à l'abbaye de Gorze, située à quatorze lieues de Metz et son entrée dans cette maison contribua beaucoup à y ranimer la discipline et la ferveur; cependant il voulut toujours être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il poussait si loin ses austérités, que son abbé se vit souvent obligé de les modérer. L'empereur Othon I^{er} ayant demandé deux religieux de Gorze, pour les renvoyer à Abdérame III, roi des Maures d'Espagne, notre Saint fut nommé chef de cette ambassade; il remplit cette mission avec tant de sagesse et de courage, qu'il excita l'admiration du roi infidèle. A son retour, il fut nommé abbé de Gorze, vers l'an 960.

Nous regrettons de n'avoir pu trouver d'autres détails sur une vie si sainte, qui cessa sur la terre pour se continuer glorieuse dans le ciel, l'an 973.

Cf. *Histoire du diocèse de Toul*, par M. l'abbé Guillaume, t. 1^{er}, p. 168.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 3